

**Compte rendu de l'ouvrage d'Amaury Chauou. -  
L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et  
monarchie politique dans l'espace Plantagenêt  
(XIIe-XIIIe siècles). Rennes, Presses Universitaires,  
2001 (Histoire).**

Martin Aurell

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Compte rendu de l'ouvrage d'Amaury Chauou. - L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XIIe-XIIIe siècles). Rennes, Presses Universitaires, 2001 (Histoire).. 2002, pp.80-82. halshs-01333321

**HAL Id: halshs-01333321**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01333321>**

Submitted on 17 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Amaury Chauou. — *L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XIIe-XIIIe siècles)*.

Rennes, Presses Universitaires, 2001 (Histoire)

Martin Aurell

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Aurell Martin. Amaury Chauou. — *L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XIIe-XIIIe siècles)*. Rennes, Presses Universitaires, 2001 (Histoire). In: Cahiers de civilisation médiévale, 45e année (n°177), Janvier-mars 2002. pp. 80-82;

[http://www.persee.fr/doc/ccmed\\_0007-9731\\_2002\\_num\\_45\\_177\\_2821\\_t1\\_0080\\_0000\\_2](http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2002_num_45_177_2821_t1_0080_0000_2)

---

Document généré le 01/06/2016

à première vue — grâce notamment aux belles reproductions photographiques —, la curiosité autant du spécialiste que celle de l'amateur intéressé. Mais cet intérêt se retrouve très vite face à une longue « méditation » moralisante qui se croit capable de redessiner au lecteur moderne et ignorant les voies mystérieuses du « compagnonnage des hommes avec les anges » (p. 11). Le résultat est un discours anthropo-philosophique sur l'angéologie médiévale qui, du premier au dernier chapitre, se caractérise par une redoutable simplification exégétique des textes patristiques et médiévaux, remplie d'approximations, qui rendent la lecture difficile et insipide. Vu que le texte s'adresse à un public plus large, cette approche est fort regrettable, d'autant plus que le choix des images et leurs descriptions auraient pu fournir la base à une analyse à la fois rigoureuse et abordable, tout en respectant l'importance complexe des anges et leur rôle dans l'histoire religieuse médiévale. Le manque de rigueur dans le traitement de l'information la plus générale, que ce soit dans l'édition originale ou la traduction allemande, comme l'absence de bibliographie et de notes, ainsi que les imprécisions et les erreurs dans les références bibliques et exégétiques témoignent d'une politique éditoriale négligente, qui ne peut que renforcer la déception à l'égard de ce livre.

Barbara BRUDERER.

Amaury CHAUOU. — *L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001, 324 pp. (Histoire).

En 1963, R. Bezzola consacrait un volume de ses impressionnantes origines de la littérature courtoise occidentale à décrire l'entourage humain d'Henri II Plantagenêt, d'Aliénor d'Aquitaine et de leurs enfants comme un lieu fertile d'effervescence intellectuelle et littéraire. L'ampleur de son ouvrage, qui déblayait le terrain par la découverte, la mise en relation, la traduction et le commentaire de nombreux textes, avait sans doute découragé pour longtemps toute autre synthèse sur le sujet. C'est après une quarantaine d'années qu'A. Chauou l'aborde, par un autre biais certes. Son livre, tiré de sa thèse de doctorat, soigneu-

sément élaboré et agencé, allie les qualités de profondeur de pensée et de clarté d'expression. Il a pour but de présenter l'ensemble des ouvrages écrits dans l'entourage ou sous l'influence des premiers rois angevins d'Angleterre sous l'angle de l'« idéologie », conçue comme ciment de leur empire. Cette notion, devenue le fil conducteur de l'ouvrage, est prise dans un sens extrêmement ample, alors que son auteur s'appuie sur A. Gramsci, L. Althusser ou R. Fossaert pour prôner « un nécessaire élargissement du concept d'idéologie, au-delà de la dimension de propagande qui a été privilégiée jusqu'ici ». Peut-être aurait-il mieux fallu parler de « culture politique » et garder « idéologie » pour la propagande explicitement encouragée par le patronage royal ? Quoiqu'il en soit, A. Chauou argumente largement ce choix en introduction. À la suite de l'idée de « propagande diffuse », chère à J. Le Goff, il pousse à nuancer un certain nombre d'idées reçues, la cour devenant davantage « chambre d'écho » qu'« atelier d'histoire officielle », ce qui semble plus proche de la réalité historique qu'un programme entièrement contrôlé et dirigé par la royauté.

Le roi Arthur est au cœur de cette recherche. Sa récupération par la monarchie Plantagenêt en fait le pôle répulsif de Charlemagne, l'ancêtre mythique des Capétiens, ennemis de toujours. Descendant de Brutus, il donne même des origines troyennes à la royauté anglaise, dont les principautés, à l'extrême de l'Occident, sont le lieu d'aboutissement logique de la *translatio imperii et studii* ; l'analyse dans ce sens de la matière de Rome réélaborée à la cour Plantagenêt est remarquable. Arthur et ses chevaliers sont largement instrumentalisés par Henri II et les siens. En témoigne, p. ex., la relation épistolaire, mise en scène par Étienne de Rouen († vers 1168), moine du Bec, qui unit les deux rois, dans l'au-delà et dans l'en-deçà, pour justifier l'avènement des Plantagenêt en Bretagne. Si Richard Cœur de Lion cède Excalibur à Tancrede, roi normand de Sicile, Jean sans Terre porte l'épée de Tristan qui, comme le fait justement remarquer l'auteur, a accompli ses exploits dans les comtés de Mortain et Cornouailles, que le dernier des fils d'Henri II a reçus en apanage. L'invention du tombeau d'Arthur et Guenièvre à Glastonbury en 1193 a largement été

exploitée par les historiens anglais contemporains ; elle n'en devient pas moins l'un des morceaux de bravoure de cet ouvrage, qui expose nettement la nature des débats qu'elle a suscités et qui en montre tous les enjeux idéologiques. Enfin, remarquons tout l'intérêt du chapitre où le succès de ces thèmes est mesuré à l'aune du décomptage des manuscrits médiévaux et où est étudié le rôle des Plantagenêt dans cette diffusion. L'A. réussit de façon indéniable la mise en contexte historique des ouvrages arthuriens. Son livre prouve avec vigueur toutes leurs implications politiques.

Par la force des choses, une telle fermeté dans la démonstration entraîne qu'on biaise parfois la lecture des sources au service de la thèse de la portée idéologique favorable aux Plantagenêt de la production intellectuelle de leur entourage. Ainsi, il est inexact de voir dans le choix du nom d'Arthur, son petit-fils, héritier du duché de Bretagne, un élément de la propagande angevine : « Le choix de ce nouveau prénom dans le lignage (...) scellait de façon définitive la captation de l'héritage d'Arthur par les Plantagenêt » (p. 229). Le chroniqueur Guillaume de Newburgh, contemporain de l'heureux événement, dit plutôt le contraire, tandis qu'il présente le baptême du fils posthume de Geoffroi comme une victoire onomastique de l'irréductibilité de l'aristocratie bretonne au détriment d'Henri II : « Le roi, son grand-père, qui avait ordonné qu'on lui imposât son nom, fut contredit par les Bretons et, par acclamation solennelle, il fut appelé Arthur sur les saints fonts ». Ce texte méritait au minimum d'être commenté.

Même fondée sur l'autorité de G. Duby, la lecture du *Policraticus* de Jean de Salisbury dans le sens d'un renforcement de l'autorité royale est, pour le moins, discutable. Étranger à la pré-scholastique d'un Pierre Abélard, cet ouvrage n'est certes pas d'interprétation facile, mais il penche davantage du côté de la théocratie que du césaropapisme. Comme N. Fryde vient de le démontrer, les éloges conventionnels sur les victoires du jeune Henri II ne sauraient mitiger ses prises de position favorables au tyrannicide ou à la supériorité de la mission spirituelle sur la temporelle. Pour preuve supplémentaire de l'hostilité de Jean envers le roi, force est de rappeler sa biographie : tombé une première

fois en disgrâce auprès d'Henri II pour avoir appuyé la souveraineté pontificale sur l'Irlande, il est devenu le maître à penser de l'évêque Thomas Becket et son compagnon d'infortunes en exil, ne pouvant plus jamais trouver une situation en Angleterre, y compris au lendemain de la pénitence d'Avranches. Enfin, il est excessif de traiter la pensée de Jean de Salisbury de « violemment anti-chevaleresque » (p. 155), alors qu'un article de J. Flori a montré combien la chevalerie occupe pour cet auteur une place prépondérante dans sa conception organique de la hiérarchie sociale. En somme, la pensée de Jean de Salisbury n'a aucunement contribué à renforcer l'idéologie Plantagenêt.

Au sujet des pouvoirs thaumaturgiques découlant du sacre royal, A. Chauou suit M. Bloch dans son interprétation d'une lettre de Pierre de Blois attribuant à Henri II le pouvoir de guérir les écrouelles (p. 117) : F. Barlow, repris par J. Le Goff dans sa préface de la rééditions de 1983 des *Rois thaumaturges*, a depuis longtemps montré qu'une telle lecture est erronée. La question de la substitution de Wace par Benoît de Sainte-Maure dans la rédaction du *Roman de Rou* a été replacée, de façon fort documentée et heureuse à notre avis, par J.-G. Gouttebroze dans le contexte de la controverse autour de Thomas Becket, hypothèse qu'il aurait été intéressant de prendre en compte. L'attribution du *Traité des lois et coutumes* à Ranulf de Glanville a été abandonnée par la critique anglaise récente. La correspondance d'Arnoul de Lisieux n'a pas fait l'objet d'analyse systématique. Le *Roman des Franceis* d'André de Coutances, qui met en scène la conquête de Paris par Arthur, n'est même pas cité. Enfin, la mort de Geoffroi de Bretagne au cours d'un tournoi parisien (p. 247) ne se trouve que dans Roger de Howden, alors que Rigord, plus proche de l'événement, Gervais de Canterbury et Giraud de Barri l'attribuent plutôt à une fièvre estivale.

Ces critiques de détail ne devraient pas faire oublier l'essentiel. Le difficile programme de soumettre les sources narratives et littéraires à une grille d'analyse fondée sur l'idéologie est largement réussi. Il en résulte une ferme démonstration de la centralité de la légende arthurienne dans l'élaboration de la pensée politique des Plantagenêt, des clercs de leur

entourage et de tous les intellectuels qui, aussi éloignés soient-ils de leur cour, leur témoignent de la sympathie. L'ouvrage d'A. Chauou est une contribution importante à l'histoire de la dynastie angevine. Il montre, une fois de plus, toute la richesse d'une lecture historique des sources littéraires.

Martin AURELL.

André DEBORD. — *Aristocratie et pouvoir. Le rôle du château dans la France médiévale*. Paris, Picard, 2000, 238 pp. (Espaces médiévaux).

Cet ouvrage posthume du regretté André Debord, mis en forme par André Bazzana et Jean-Marie Poisson, embrasse un vaste sujet. Son ambition est d'établir le lien entre l'évolution du monde aristocratique et la construction castrale du <sup>x<sup>e</sup></sup> au <sup>xiv<sup>e</sup></sup> s. Son auteur paraissait particulièrement bien préparé pour cette tâche. Il était aussi fin connaisseur de la société à travers les textes, comme le prouve sa belle thèse sur le pays de Charente, que de l'archéologie, en raison de son activité au laboratoire de l'université de Caen, où les revues *Château-Gaillard* et *Archéologie Médiévale* accueillirent plusieurs de ses articles, et en raison de sa longue fouille du *castrum* d'Andone à Villejoubert (Charente). Rien d'étonnant donc que son postulat initial — « Il n'y pas de pouvoir sans châteaux » (p. 18) — devienne le fil conducteur de ce livre, qui marie parfaitement histoire sociale, castellologie et archéologie.

L'éclosion des mottes est le point de départ de cette belle synthèse, qui ne cache pas son adhésion au mutationnisme. Autour de l'an mil, la multiplication de châteaux dans les textes et sur le terrain montre l'effondrement des vieilles structures carolingiennes et l'avènement d'un système politique nouveau. Pour être catégoriques, ses assertions sur le sujet — « partout s'installent le désordre et les guerres privées » (p. 26) ou « vaste et brutal affrontement entre l'aristocratie et la paysannerie indépendante » (p. 27) — ont au moins le mérite de la clarté. A. Debord suit R. Aubenas, quand il montre comment les viguiers gardent le pouvoir de nature publique que l'autorité publique leur a confié, ou M. Bloch sur l'incapacité de ducs ou comtes à

se faire obéir par leurs subalternes châtelains. Il affirme cependant que bien de ces tours ont été bâties sur des tertres artificiels ou sur des nids d'aigles sans aucune permission des pouvoirs légitimes ; leur caractère privé est, dès lors, indéniable. On appréciera la façon nuancée avec laquelle le problème de l'émergence de la châtelainie indépendante est traitée : elle tient compte, en tout état de cause, de la diversité régionale. De même, le statut de la paysannerie, loin de se résumer à une opposition à la Namuroise entre libres-nobles et rustres-serfs, varie considérablement selon les principautés territoriales, la Méditerranée conservant une catégorie bien fournie d'alleutiers. Les paysans sont souvent soumis à des coutumes et corvées directement liées à l'entretien du château et de ses garnisaires. Si la noblesse peut encore être définie comme le groupe détenteur du ban, du pouvoir de contrainte et de coercition, elle reste surtout une « affaire d'appréciation sociale » (p. 47).

Le chapitre V, intitulé « La vie de château », est certainement le plus original. Il présente, en effet, bien des résultats des fouilles menées sur des sites castraux les trente dernières années. La prestigieuse structure tripartite du château (*aula*, *camera* et, incidemment, *capella*) ne saurait cacher les conditions matérielles précaires qu'il réserve à ses habitants. Des exemples puisés dans le *castrum* d'Andone des comtes d'Angoulême illustrent l'absence de tout confort, voire d'hygiène la plus élémentaire : « impression d'entassement dans un espace restreint et clos » (p. 149) ; « promiscuité des hommes et animaux » (p. 150) ; les cheminées sont rarissimes et on se contente d'allumer des foyers partout dans les habitations ; le sol en terre battue, où sont directement déversés les détritiques, est jonché de végétaux odoriférants : la saleté attire les rats noirs... Force est de conclure que ces guerriers, habitués à vivre au grand air, ne recherchent guère la commodité d'un intérieur bien agencé. La supériorité de la vie aristocratique se manifeste plutôt dans l'abondance et la qualité de la nourriture, où le porc occupe une place de choix.

À partir des années 1150, les princes territoriaux reprennent le dessus. En continuateurs de la Paix de Dieu, ils essaient d'imposer leur propre justice à la société au